

## 35. Terre de Grogne

Les hommes dans les forêts tirent  
 Sur leurs caoutchoucs indécents ;  
 C'est bon comme le somme est bon !

Dans le glossaire de leurs veines  
 Levant une aile ensanglantée  
 Entre leurs deux très gros poumons.

Seules les races se fondront  
 Dans l'herbe en fin de matinée  
 Plus chaude et fourrée de soleil.

À l'instant, le seul givre n'est  
 Que cette tension souveraine  
 Nous embarrassant de buées !

Quand s'allument toutes les plaines,  
 Grappes noires de sensations  
 En bas du chemin gras de boue,

C'est une lueur dynamite,  
 Un humanisme paysan  
 Pris d'une confusion humide.

Leur soupe de poireaux s'avale  
 Avec des cailloux sans couleurs ;  
 Inaltérables forces, bris.

\*

On a vu leur forme passive,  
 On saura leurs torts nuageux ;  
 Rien ne résiste à la lessive !

On n'y voit plus ! La terre est brune  
 Contre ces monstres passagers.  
 « Rôde un cœur, frotte au bord un pas ! »

Ils franchissent des quais de bois  
 Plus loin que le front des clôtures  
 Vers astres d'eau, rives de chair

Pâle, tas d'os tout de thorax ;  
Ils recommencent, recommencent,  
Mangent des lichens et des fanges.

La mousse est pleine, saturée  
De leurs ébats en demi-songe ;  
Rien ne les sert et tout les ronge ;

Dans tous les cabarets d'en bas  
Toussent, tuant tous les mots neuf,  
Broyés sous la même bêtise.

Sur le fourneau, les marrons grillent ;  
Ils égouttent leur front aux grilles,  
Marqués par une vague fille.

Dans la lumière prismatique ;  
Ils avalent les fines mouches,  
Longeant les jardins des faubourgs ;

Puis, par d'infinies rues tranquilles  
Loin des ronces, et des rosiers,  
Fuient, en sachant bien qu'ils s'aveuglent !

Paysages calmants d'écorces  
De certains des sauriens d'hiver  
Sur l'émail cuit des pots à soupe ;

Rôti de porc strié d'ail cru,  
Trêve sainte, contemplation  
De l'éther nerveux des nations.

Les plaines infestées d'acier  
Sont là ; rainettes et douceur  
Ombrageuse, aigre et saline.

Villages lents des marécages  
Dans la haute épaisseur des trilles  
Où les corbeaux malsains criaillent ;

Étangs chers de la chère erreur  
Poussant les massacres tanneurs  
Vers de désertiques laiteurs.

\*

Fuis là-haut, savant de rigueur ;  
Hardes des routes et des Haies  
N'ont que des proses capturées.

Pullule en la troupe des Nombres,  
Cime forte des perceptions,  
Aiguille d'or des sensations !

Forces aux bosquets, forestières ;  
Bique des odeurs noisetières,  
Souverain abandon du lait !

\*

Qui jette au soir les morceaux d'Or  
Sans plaque, fond, ni rien, carton,  
Aura glacée de sang et d'os ?

Les fonds sont sobres, les troncs tors,  
Sur cette fosse magnifiée  
Pourpre, de descente au sommeil...

Qui, au moment des Tyrannies  
Fouille dans les fourrés jaunis,  
Benjoin de ruse et douce cloche ?

Ils vont aux choux et aux virages,  
Aux betteraves incendiées,  
Antropophages et outrageurs.

Le mot lancé de loin en loin  
Sous les chênes, blaude et obus  
Rués, fumés au sol malsain.

Vers le purin qui va pourrir,  
Tourments de neige et de blizzard  
Gerçant les lèvres d'Animal.

Les Hommes dans les fourrés virent ;

Eux sont Eux ! Hu donc ! Et Hue force !  
 Charriots chargés et pieds nerveux.

\*

Tonnelle aux foutus grouillements,  
 Sainte asphène qui planera  
 Sur tous déjeuners enfantins.

Ce qui tombe demain s'unit ;  
 Demain, l'Aube ouvre les ornières  
 Aux sangliers de Germanie.

Glace noire, l'image glace  
 Très irrévocables, des Vierges  
 Absolues & Irrémédiables.

\*

Ailleurs, les éclats de la lampe ;  
 Vitres des maisons, et les hampes  
 Tendues de brouillard des cognées !

Spectres des vifs hérissements,  
 Rideaux d'éclairs et trous de hures  
 Aux rivières de couvertures.

Dans les villages exilés  
 Les tertres écossais arides  
 Grabotent, leurs ruines dressées.

\*

À l'ouverture féérique :  
 Doigts mouillés chassant sur les eaux  
 Frôlant les lentisques putrides

D'un soleil gonflé de pommade,  
 Font demeurer coques et barques  
 Sur leur détrempe, comme en rade,

De miroirs chéris par les Parques.  
 Et sous les arcs d'autres marais  
 De longues inscriptions de vers

Sur les crânes, les font marrer.  
 Face au bois noir les roses pleurent

Toute la sueur de la peur ;

Pétales encloses, encloses,  
 Glycines mauves par paliers !  
 Les nénuphars près de baver.

Hostiles, les plaines où l'eau  
 Imbibe des laques sans feindre  
 Jusqu'aux chemins cois, repliés.

Les entrecroisements d'hiver,  
 Herbe fendue d'un vent mauvais  
 Et courte, arrachée dans le ciel.

\*

On nous quitte au matin ; l' Aimée ;  
 Souffles de l'Adieu, cheminées,  
 Aigreur du foie, regret des tresses,

Odeur de plaie tombant au sol,  
 Sinueux Malheur de la Nuit  
 Épouvantable sans voitures.

Les eaux troubles sont en argent  
 Dû. Dans la Nuit on meurt d'enfants  
 Qu'on tue (qu'on taît), fonce, et devant ;

Et la Douleur devient fidèle  
 Dans son tortillon de ficelles  
 Vaguement loin, et par endroits.

Rien nous défend, tout nous défait  
 Des trous et des frondaisons sombres ;  
 On va. On nous poursuit, réchappe

De cette ignominie des Fées,  
 De la marde du ciel qui clappe  
 Jusqu'à la Vache de la Mort.

Aussitôt l'autre Horreur debout,  
 Et c'est la marche dans la bouse  
 Les champignons, les grouillements,

Le miasme transformé en roue.  
Le chevalier perdu de rages,  
Ronchonnant par les bleues forêts,

N'attend plus que la glaise fonde  
Du faux automne entretenu :  
Il sait que *la pluie c'est la mort.*

\*

Les Loins, ce sont, vers les sapins,  
Qu'on ne voudra plus voir le Monde,  
Sinon dormir jusqu'à plus fin.

Pour nous, l'humidité du pain,  
La pluie, cloaque détestable,  
Dégôte du soir au matin !

Affreuse plaine imbibée d'eau,  
Ignoble vomi de la flaque ;  
Nous resterons charger nos os.

Le soleil pris dans les bassines,  
Noyé de toutes les humeurs ;  
Regard sur les grands bois passés :

Dos cassés des monts blancs de neige,  
Houx rouges, brillantes traînées  
En vert glacial grimeliné...

\*

On voit dans les fermes des trances,  
Entend sur les crânes des coups ;  
Mots stupides, fronts stuporeux,

Ruissellement d'éclats torpides.  
Foyers d'idiots, algues, étoupe,  
Cerveaux de caveaux avancés.

\*

Villages à floralies, jeux fous ;  
On arrivait sans turpitude  
Aux sommeils que le rire atteint.

Réjouis-toi, vieux cimetière,  
L'embrassement des basses-cours  
Porte au-delà la joie des grains,

Les givres des épiphanies  
Craquantes de roses, de grâces,  
De ferrailles épanouies,

Jusqu'aux persiennes de l'aurore,  
Aux souffles où la chaleur s'entête  
Sans désastre ni fleurs de verre.

Tertres, garçons, villages, lustres...  
Des replis désuets ondoient ;  
Les merles, sombres, plus loin sifflent.

Par le frère en géométries  
Dont l'esprit projette aux étoiles  
Ses assemblages, peuple d'Or

Éclairant tous les rois d'en bas,  
Gommant les passages maudits  
(Chemin des déséquilibrés !),

On reste bée de métaphores.  
Que dire d'autre de la route ?  
Les hommes transcriront plus tard

Leurs expériences d'insectes ;  
Initiales des bataillons,  
Fureur des bruyères rongées.

\*

Fantôme, ô manteau de la Vierge,  
Membres des arbres du ciel lourd,  
Coupe et cisaille des chemins,

Embauche des nerfs et des corps  
Par où l'horizon de Dieu sort  
Comme une rumeur de cristal !

Peu nous importent ces pailles !

Noël nous vient dans un drap cru,  
Améthyste de désespoir.

Torsion de dentelles nocturnes  
Qu'on chiffonne en prenant sur soi,  
Qu'on tire, qu'on détruit, qu'on aime,

Dont on ramasse les senteurs  
Par tous nos sens et par tous leurs  
Jaunes éclairs ! Neuves toilettes

Cablant et drissant l'Aventure  
En prénonçant notre pronom,  
Le nom qu'on a sans le savoir !

On sait cela avant de voir,  
On sent le frôlement horrible,  
La cible atteinte dans le noir.

Alors, à peine après l'école,  
Sans reprendre la voie connue,  
On se perdra dans les prairies

Jusqu'à ce qu'un Siècle nous lave  
Des labyrinthes agricoles  
(Tant sont les cartables jetés !),

Nous extraie des rebords trop verts  
Et nous lance dans l'arc-en-ciel  
Peint sur une boîte à café !

On ignore ce qu'on demeure,  
Ce qu'on a gardé, ce qu'on trie ;  
Adieu la mémoire pourrie !

\*

Allons, traîneaux, ouvrons l'Enfance !  
Venez Chasseurs, tuons la Nuit !  
Les ombres volètent, je cours !

On voit partout dans les campagnes  
Se lever des terres de grogne

Des silhouettes inexplicables ;

C'est le dessin de la ramure,  
L'amour de l'aimée parfondue.  
Adieu les tarauds, les batailles ;

Plus de vigne, plus de torsions ;  
Les pieds dans les ruisseaux glacés,  
Avant-poste où l'on boit les cieux.

Des peupliers gris sur la neige,  
Jetés en ombre aux bleus d'email  
Comme des bronches boursoufflées ;

Des trempes d'ormes formidables  
Par centaines ; plus d'unité,  
Plus rien, sinon les vents défaits ;

Plus rien de pris, rien que des brises ;  
Plus de mousses : des mouvements ;  
Aucun cep ; des lueurs décises

Qui n'auront pas d'achèvement :  
Ce sont des épaules de Vienne  
Laisant les idylles glisser.

Violettes, vives, vertes, claires,  
Faites de verre et de papier,  
Mélancoliées, champêtres, fières.  
... ..

Voici à présent ces silhouettes  
Aux plis cobalt, et des charrettes  
D'épouvante aux mauves contours ;

D'ocreux cuivres, et des broussailles  
Crayonnées, lacées de grisailles  
Tressées ensemble, liane et taillis ;

Des floconnements épancheux

Larguant dans l'Est de diaphanes  
Wagons, pleins d'anciennes vertus.

Puis, dans l'oreille qui sait voir,  
Des joies de clochers, sur les toits  
Aux taches de saisons variées.

\*

Nous aurons tous des épopées  
Avec des rivières saisies  
Sur des monts de nacre et d'albâtre ;

Neiges choisies, mains argentées,  
Paillettes folles des glaciers,  
Force avalanches icartées.

À force d'allusions choisies  
Et de splendeurs d'emportement,  
Notre traîneau nous va devant,

Éprouvant dans le tassement  
Craquant le vrai Amour futur  
Aux illusions d'ombres rapides,

Aux eaux de rose, orange et fleur,  
Tant que nous filons par le Parc  
Sur la glace du lac gelé.

Sautons sur les prés givrés nets  
Vers des vallées aux fonds brillants,  
Sinon par quelques déchirures

Aux ouvertures de pensées  
Réjouissantes, bien brodées,  
Avec des frises tout le tour ;

Avec passion, dans les rigoles  
Que font les nuées en filant  
Leur absence au sommet des pôles.

Ensuite, escortés, véronèses,  
Des principes de chers oiseaux

Aux bois derniers qui font de beaux

Dessins. De là, divers se rue  
Tout le Siècle qui rafraîchit,  
Et la moindre espèce s'avance.

Époux, soyez beaux et funestes  
Tandis que la luge vous tire  
Sur la pente impossible à lire.

Fuireux, l'air ! Corps des canaux crus,  
Troncs et bas de hasards divers,  
Branches croisées d'un ciel mis bas.

Des chênes rouges les glands rouges ;  
Hors des housses, les houx encor.  
Violents fers brûlants du voyage ;

Par là des mines où des portes  
Garnies de forestiers farouches  
(À leurs gueules, ils ont des brûlots.)

Gouffre du silence à l'avant  
Des claquements secs, généreux,  
Ponctué ; dents pour la canaille

Des fouets cinglants qui la cisaille ;  
Joies fugaces entartinées  
Par morsures sur les forçats !

Au sourd de quelque bois caché  
Le bain chaud, le bois, son ivresse ;  
L'humidité tiède : on s'y tient !

Les cieux, d'un mastic de verrières,  
Pour surmulots et ragondins,  
Cet afflux d'eau comme de sang,

Ce ton de sphaignes et de remugles  
Pressant l'eau vers les floraisons,  
Puis la vision sur le plateau !

Pâleur de menthe du soleil  
 Dans les plis d'un drapeau très bleu,  
 Traversée d'anges flosculeux,

Sorbiers dans la lenteur des choses  
 Et dans l'espérance des roses  
 De Noël qui naissent sur place,

Jetée de flocons dans la face !  
 Diamant d'un sourire de grâce  
 Des coucous d'ici jusqu'aux Gloires !

\*

Nous atteignons la frange obscure,  
 Quittons les orées : aux quintaux  
 D'ailleurs, ô tramways dynamiques !

Arrêt. Sans but, aux lieux communs  
 Et du mitan de la fenêtre :  
 Des heures. Fumées rabattues

Vers les jardins de maraîchers  
 En encombrements de gauchers.  
 Les flambeaux suants qu'on promène

En supplément au petit jour.  
 (De blêmes désirs trottinants  
 En limite des lampes nues.)

Crissants souliers aux traces rondes  
 Des groupes rejoints sans emphase,  
 Pleins de symptômes temporaux.

On sent l'appel très insistant,  
 De la brillance des pavés,  
 Et à midi le clignement

D'un bout à l'autre de l'artère  
 Des villages de chalets peints.  
 Herbe sans nom, rien d'opiacé ;

Le cœur s'emballe ; on a trop chaud :  
 Plus de cresson dans les fossés  
 (Ô les papiers peints du cerveau

Où les traces se juxtaposent,  
 Sous le chapeau qui dissimule  
 Qu'on est dithyrambe et têtue ! )

De la veille toujours l'épargne ;  
 Et l'on observe à ces croisées  
 La phlegmasie du soir ignare.

Hommes forts, retraites paisibles !  
 Les uns poilus ; chiens de traîneaux  
 Et leur soudaineté de rennes !

Ce sont des histoires foraines,  
 Tatouages d'après-midi ;  
 Les vies secrètes, des embrouilles,

Des tabliers et des mégots,  
 Manteaux engouffrements camphrés ;  
 Sottise peinte ; bruits légers,

Souples mensonges des chineurs.  
 Pendante à ses masques de cuir  
 Poli : la laideur du bonheur.

À de factices industries  
 On s'occupe ; demi-saisons  
 Organisées dans les maisons,

Bouchôts borgnes pleins de vapeurs.  
 « Hey ! De l'alcool dans un sabot,  
 Prenons des bains dans les fagots ! »

13 Décembre 1965. P-